

LE SAC DE LA RAMÉE

CONTE

Au temps jadis, il y avait un vieux soldat du nom de La Ramée, qui revenait de la guerre avec son congé.

Il faut croire qu'en ce temps-là le roi n'était pas riche, car le brave La Ramée n'avait eu, pour toute récompense, qu'un pain de munition et seize sous.

Ayant mis le pain dans son sac et les sous dans sa poche, le vétérans avait pris la route de la Boucaude, qui était son hameau de naissance. Il n'eut pas fait une demi-lieue de pays, qu'il rencontra un mendiant aveugle, qui lui demanda l'aumône.

« En voilà un, se dit La Ramée, qui est encore plus mal loti que moi. »

Et, comme il était bon diable, il partagea avec le mendiant son pain de munition et ses seize sous.

Une demi-lieue plus loin, il avisa un autre mendiant, aveugle comme le premier, et qui, de plus, était manchot. La Ramée fut ému de pitié, et donna au pauvre marmiteux la moitié du pain et des huit sous qui lui restaient.

Il chemina encore une demi-lieue, et vit sur la route un troisième mendiant, qui, aveugle et manchot, était boiteux par-dessus le marché. Il partagea avec le clopineux le restant de son pain et ses derniers sous.

« Je n'ai plus, se dit-il alors, qu'un morceau de pain et deux sous pour boire une pinte. Entrons vite au cabaret, sans quoi, si je rencontre encore un affligé, je cours grand risque de dîner par coeur. »

Il entra, mit son sac à terre et, après avoir dîné plus mal qu'un prince, il alluma sa pipe et reprit son chemin.

* * *

Il voyageait à peine depuis un quart d'heure, qu'il vit venir de son côté un vieux soldat, qui paraissait, comme lui, hors de service. Ce soldat ressemblait vaguement aux trois mendiants, qui — La Ramée ne l'avait pas remarqué — avaient entre eux un air de famille.

« Camarade, dit celui-ci, je tombe de faim et de soif !

— Trop tard à la soupe, fieu de Dieu ! répondit La Ramée. A cette heure, mon sac est vide, ma poche pareillement, et...

— Et tu cherches comme moi le moyen de les remplir ?

— Précisément.

— Veux-tu que nous cherchions de compagnie ?

— Ce n'est pas de refus, fieu. Comment t'appelles-tu ?

— Pierre. Et toi ?

— La Ramée. Ah bien ! fieu, c'est convenu.

— Je m'entends un peu en médecine, et cela me vaut quelquefois de petits profits. Viens avec moi, nous partagerons.

— Tope, fieu ! dit La Ramée, qui n'était pas pressé de revoir la Boucaude, et tous les deux firent route ensemble, à pied, comme les chiens du roi.

En arrivant à la forêt de Voicogne, ils passèrent devant une maisonnette d'où partaient des cris et des gémissements. Ils entrèrent et virent une femme qui s'arrachait les cheveux, auprès du lit de son mari, malade à la mort.

« Cessez vos lamentations, femme de Dieu, fit Pierre, je vais guérir tout de suite votre homme. »

Il fouilla dans sa poche, en tira une petite boîte

où était un onguent, et en frotta le moribond, qui, aussitôt, sauta à bas de son lit et tomba, ainsi que sa femme, aux genoux de son bienfaiteur.

« Comment nous acquitter, s'écrièrent-ils, et que pourrons-nous bien vous donner ?

— Rien du tout, répondit Pierre : vous n'en avez pas trop pour vous, mes braves gens. »

Cette réponse fit faire la grimace à La Ramée : il était d'humeur charitable, mais, une fois le ventre creux et le gousset vide, il ne travaillait pas volontiers pour le roi de Prusse.

« Qu'est-ce que tu chantes donc là ? dit-il en poussant son compagnon du coude. Prends toujours, fieu ; nous ne roulons pas non plus sur l'or, nous autres. »

Mais Pierre ne l'écoutait point, et plus les bonnes gens le pressaient, plus il refusait. Enfin, le paysan atteignit un lièvre qu'il avait tué la veille ; il voulait absolument que Pierre l'emportât.

« Je m'en chargerai, moi ! fit La Ramée. » Il logea le lièvre dans son sac et ils s'en furent.

* * *

En cheminant par la forêt, ils avisèrent dans une clairière un feu de copeaux abandonnés par des scieurs de long.

« Si nous mettions le lièvre à la broche ? dit La Ramée.

— Soit, répondit Pierre. Prépare le bûcher ; moi, pendant ce temps-là, je vas dormir un somme, là-bas, sous ce gros hêtre. Aie soin seulement de me garder le coeur du lièvre ; cela me suffira.

Son compagnon parti, La Ramée dépouilla le lièvre, le vida, ranima le feu et commença de faire rôtir son gibier. Tout en le tournant et retournant, il se disait : « Pourquoi, diable, m'a-t-il recommandé de lui garder le coeur ? »

Le lièvre rôti, il le dépeça et chercha le coeur, qu'il mit à part. Il mangea d'abord une cuisse,



Le bourgmestre fit remplir de florins le sac de La Ramée

puis l'autre, puis le râble ; après quoi il regarda le coeur du coin de l'oeil.

« Il faut que ce soit un fier morceau, se disait-il. Peut-être, qui sait ? y a-t-il une vertu attachée au coeur d'un lièvre. »

Il en ôta gros comme la tête d'une épingle, le posa sur sa langue, et le trouva si bon, qu'il ne put résister à l'envie de goûter au reste. Il n'en fit qu'une bouchée.

Pierre revint comme La Ramée achevait de l'avalier.

« Bon appétit ! dit-il ; et le coeur, où est-il ?

— Le coeur ! ah oui ! je l'ai cherché ; mais tu t'es moqué de moi, fieu. Tu sais bien que les lièvres n'ont pas de coeur.

— Comment ! les lièvres n'ont pas de coeur ! Mais tous les animaux en ont un : c'est bien connu.

— Allons donc ! est-ce qu'on ne dit pas d'un poltron qu'il n'a pas plus de coeur qu'un lièvre ? Tu vois bien, fieu de Dieu, que les lièvres n'ont point de coeur. »

La Ramée serra dans son sac les restes du dîner, et, après avoir allumé leurs pipes, ils se remirent en route.

Au beau milieu des marais d'Arnonville, La Ramée s'arrêta tout surpris. A l'endroit où coulait d'habitude un ruisseau, bouillonnait à cette heure un large torrent, qui leur barrait le chemin.

« Passe le premier, fieu, lui dit Pierre.

— Non ! passe devant, toi, » répondit l'autre.

Et il s'apensait à part lui : « S'il n'a point fond, je resterai de ce côté-ci. »



La Ramée, sac au dos, entra résolument au Paradis

Pierre alors entra dans le torrent et le traversa. Voyant qu'il avait eu de l'eau seulement jusqu'aux genoux, La Ramée avança le pied, mais l'eau monta soudain et il en eut bientôt jusqu'aux épaules.

« Au secours ! cria le pauvre homme.

— Avoue, lui dit Pierre, que tu as mangé le coeur du lièvre. »

La Ramée, honteux de son mensonge, n'en voulut point convenir.

« Non, je ne l'ai pas mangé », répondit-il.

Mais on n'entendit point le dernier mot, car il but à la grande tasse une gorgée qui le fit éternuer comme un chat qui boit du vinaigre. L'eau décrut alors, et le vieil entêté en fut quitte pour la peur.

* * *

Ils continuaient de marcher. A trois portées d'arc de Péruwez, ils apprirent que la fille unique du bourgmestre était en danger de mort. Le bourgmestre avait, disait-on, des écus à remuer à la pelle, et il aimait sa fille comme ses yeux.

A peine entrés dans la ville, on leur dit que la malade venait de trépasser.

— Bah ! répondit Pierre, je sais quelque chose de mieux que de guérir les malades ; j'ai dans ma poche de quoi ressusciter les morts.

« Ressusciter les morts ! Mâtin ! Tu es donc sorcier ?

— Peut-être bien.

— Oh ! mais alors, notre fortune est faite ! s'écria La Ramée, en dansant de joie, et c'est de l'or que le mynaeër va remplir notre sac.

— Tu ne penses qu'à remplir le sac, dit Pierre. Crois-tu qu'il n'y aurait pas plus de profit à songer un peu au salut éternel ?

— Bon ! le salut éternel ! nous avons tout le temps d'y songer, fieu. Avant de s'occuper de bien mourir, il faut veiller à bien vivre. Si le sac se remplissait tout seul, je ne dis pas... On ne serait point en peine de gagner le paradis. »

En devisant ainsi, ils arrivèrent devant la maison mortuaire et demandèrent à parler au maître. Pierre lui proposa de ressusciter sa fille. Comme il n'y avait plus de ressource et que le mal ne pouvait empirer, le père consentit à ce qu'on tentât l'expérience. Pierre alors fit sortir tout le monde, hormis La Ramée. Quand ils furent seuls, il tira de sa poche une petite fiole, en versa quelques gouttes dans la bouche de la morte, puis il dit trois fois : « In nomine Patris, et Filii, et Spiritus Sancti. Surge ! »

A la troisième fois, la morte se leva, rayonnante de fraîcheur et de beauté. Le père était au comble du bonheur.

« Fixe toi-même ta récompense, dit-il à Pierre, tout ce que tu voudras, je suis prêt à te le donner, quand ce serait la moitié de ma fortune.

— C'est beaucoup trop, mynheer, répondit Pierre : cela ne vaut que vingt sous.

— Vingt sous pour ressusciter un mort ! Est-il bête ! s'écria La Ramée. Prends donc ce qu'on t'offre, triple idiot ! »



Le moribond sauta à bas de son lit et tomba, ainsi que sa femme, aux genoux de son bienfaiteur